

Bernard Noël

Le Syndrome de Gramsci

Roman



P.O.L

Extrait de la publication

Le Syndrome de Gramsci

DU MÊME AUTEUR

aux éditions P.O.L. :
Onze romans d'œil
Journal du regard
La Reconstitution
Portrait du Monde
L'Ombre du double

aux éditions Fata Morgana :
Une messe blanche
Souvenirs du pâle
Le Double Jeu du tu
(en coll. avec Jean Frémon)
D'une main obscure
Le Château de Hors

aux éditions Flammarion :
Les Premiers Mots
Treize Cases du je
Magritte
Le 19 octobre 1977
Dictionnaire de la Commune
(2 vol. coll. « Champs »)
URSS aller retour
Poèmes 1
La Chute des temps

Olivier Debré
David
Géricault

aux éditions Gallimard :
Le Château de Cène
André Masson
La Chute des temps

aux éditions Hazan :
Matisse

*aux éditions Ryôan-Ji
(André Dimanche) :*
Marseille New York
Trajet de Jan Voss

aux éditions Talus d'Approche :
Le Sens la Sensure
La Rencontre avec Tatarka

aux éditions Unes :
Fables pour ne pas
Extraits du corps
Le Lieu des signes

Bernard Noël

Le Syndrome de Gramsci

Roman

P.O.L
8, villa d'Alésia, Paris 14^e

© Accord Édition, pour la version originale de
Le Syndrome de Gramsci, in *Mémoire blanche*, 1993
© P.O.L éditeur, pour la présente édition 1994
ISBN : 2-86744-403-9

..... Rassurez-vous, je parlerai. Autant reconnaître que je ne peux plus faire autrement. Je vous parlerai pour toutes les raisons que vous savez et pour toutes celles que nous allons découvrir. J'admets que cette décision me surprend : je désirais sans doute la retarder jusqu'à la rendre inutile. En vérité, son motif persiste : il en devient même obsédant. Ne croyez pas qu'un mystère soit en jeu – non, rien qu'une confiance, à moins de quelque glissement inattendu. J'aime assez votre pro-

vocation, elle n'aurait pas été suivie d'effet cependant. Résister n'est pas toujours la meilleure défense : vous m'en avez vous-même montré la leçon. Le plus simple serait de vous laisser entrevoir la perspective puisque vous savez trouver les chemins. Il se trouve que je n'aperçois rien, que je subis, que je souffre, et que voilà justement ce qui m'a donné ce visage inexplicable. Aussi, pardonnez-moi, je ne pouvais qu'être évasif, ce qui, je vous l'accorde, n'était pas une raison pour paraître fuyant. Vos reproches m'ont fait un devoir de m'expliquer. Il se peut que j'ai voulu moi-même cette situation pour rendre inévitable l'explication. M'auriez-vous poursuivi si je n'avais souligné ma dérobade d'une expression qui, forcément, allait piquer votre curiosité ? Jamais auparavant, je n'avais parlé du « syndrome de Gramsci », alors que je parle souvent – trop souvent peut-être aujourd'hui – de ce révolutionnaire italien, de ses écrits politiques, de son journal surtout. Vous m'avez concédé qu'il

n'existe pas une seule œuvre où l'on sente plus vivement à quel point lecture et réflexion forment le meilleur mélange d'où puisse croître la pensée. Ne soyez pas choquée par le mot « mélange » : il me sert à désigner une opération très concrète. Vous savez que, visuel ou mental, l'espace est pour moi une sorte de terre aérienne, un élément, bref un champ matériel dans l'épaisseur duquel j'essaie d'observer les précipitations produites par les mouvements du regard et de la pensée – oui, avec d'autant plus d'attention que ces choses sont naturellement insaisissables. Vous savez aussi que Gramsci est mort en prison au bout des longues années de détention que lui imposa le régime fasciste dans le but clairement proclamé de l'empêcher de penser... Pourquoi la prison plutôt que la mort ou la drogue ? Sans doute pour faire durer le spectacle de l'empêchement et se donner le plaisir de voir l'adversaire le plus intelligent, donc le plus redoutable, s'affaiblir peu à peu... Une œuvre

admirable est née de tout cela, alors qu'il ne reste des bourreaux qu'une exemplaire bêtise, mais là n'est pas bien sûr ma raison de vous écrire. Figurez-vous qu'au cours de mon dernier voyage en Italie, je passais la soirée la plus heureuse dans la vieille maison toscane que vous connaissez, à parler au coin du feu avec notre ami P., quand tout à coup... Mais sachez d'abord que je venais d'admirer la dernière sculpture monumentale de P., qu'il a plantée au sommet d'une colline d'où la vue s'étend jusqu'à Sienne. Cette journée m'avait mis dans un état de plénitude, que la soirée confirmait, et voilà que, brutalement, une catastrophe – oh ! que j'ai pris soin de dissimuler sous une belle ironie à mon égard de telle sorte que P. n'a pu en mesurer l'ampleur, ni peut-être même le déchaînement... Nous parlions, qu'importe ? Je me souviens seulement de l'allégresse légère de ce moment et non du sujet de la conversation. Soudain, un véritable effondrement s'est produit dans ma bouche.

Imaginez quelque chose d'horrible et d'imprévisible, imaginez une chose pire qu'imprévisible, une chose insensée, par exemple qu'un chemin très connu s'interrompt tout à coup sous vos pas, ou qu'un abîme s'ouvre dans le parquet de votre chambre, ou pire encore que vous n'arrivez pas, alors qu'on vous menace, à vous rappeler les gestes de la marche si bien que vous voilà réduit à merci parce que paralysé – paralysé par rien, par vous-même, par le brusque oubli d'une chose élémentaire de la vie. D'une chose indispensable. Ajoutez à cette impression, qui me parut mortelle, et qui me le paraît encore quand je la retrouve, celle de courir derrière mon dernier souffle. Cela fut très rapide : je parlais avec P. et le cours naturel de la phrase s'est trouvé coupé net par l'impossibilité de poursuivre ce qui, pourtant, impliquait déjà l'existence de la suite... Vous êtes en train d'articuler un propos et voici que l'articulation même vous fait défaut à l'instant où vous l'énoncez. Bref, je parlais dans l'atmo-

sphère de détente et de confiance que j'ai dite quand ma phrase – une phrase, je le répète, commencée dans l'élan de la conversation – s'est cassée sur un gouffre... Et le comble, voyez-vous, c'est que le manque, que le trou, que la chute ont eu pour raison la brusque absence dans ma mémoire du nom de Gramsci. Qu'y a-t-il de plus régulièrement présent dans ma tête que ce nom depuis toujours fraternel ? Il est impensable pour moi, en vérité incroyable, de ne pouvoir le prononcer aussi spontanément que mon propre nom ! Pourtant, ce que je disais à P. s'est trouvé, ce soir-là, interrompu par l'incapacité de me rappeler ce nom ; tous mes efforts pour au moins le suggérer à P. sont restés vains. Plus tard, retiré dans ma chambre, j'ai interrogé ce trou, comme on approche sa langue d'une dent malade, et je n'ai réussi qu'à tituber au bord d'un cratère d'autant plus dangereux qu'il n'était pas éruptif mais implusif. Le malaise intime a grandi le lendemain et les jours sui-

vants parce que le nom demeurait introuvable : je ne pensais pas qu'à ça, bien sûr, mais j'avais beaucoup de mal à chasser « ça » de ma pensée – un « ça » de plus en plus blessant, dont je n'apaisais quelque peu les élancements qu'à force de visualiser la partie de ma bibliothèque où sont rangés les livres de celui dont le nom me manquait d'une manière irréparable. J'espérais qu'à force de visualiser cet emplacement ma mémoire finirait par déclencher une sorte de zoom sur le nom, et qu'elle raccommoderait ainsi la fuite qui, pour ma conscience présente, ne la vidait que d'un nom, mais y provoquait peut-être un bien plus grand ravage : comment savoir si je n'avais pas déjà perdu les moyens même de le savoir ? Je redoutais une contagion qui, derrière la perte repérée d'un mot, opérerait une destruction imperceptible sur l'ensemble de mon langage. Tel ne paraissait pas être le cas puisque je m'exprimais encore sans difficulté sensible, mais cela ne me rassurait pas le moins du monde tant il me revenait d'exem-

ples de gens inconscients d'avoir égaré des pans entiers de leur mémoire. Le plus étrange était que le nom perdu ne m'empêchait pas de me souvenir très précisément de l'œuvre qu'il étiquette, de son sens, de sa portée, flux vital qui s'arrêtait brusquement dès que je le rapportais au nom introuvable de son auteur. Jour après jour, ma reconstitution de l'essentiel ne servait qu'à rendre plus envahissante la tache blanche sous laquelle avait disparu le nom. En vérité, je me sentais grêlé de partout à l'intérieur, frappé d'une lèpre invisible, qui avait dû nécroser des zones entières de la partie la plus précieuse de mon individu : celle où l'alliage de l'énergie corporelle et de l'élan du langage donne naissance à la pensée. Croyez-moi, je suis rentré à Paris dans un état que je croyais désespéré, et je n'en suis pas sorti avant de me diriger vers ma bibliothèque... Je n'ai parlé de cet événement à personne parce que je ne supporte pas l'idée qu'on puisse le qualifier de banal trou de mémoire. Je sais qu'il ne s'agit

pas d'un trou de mémoire. Oseriez-vous ranger sous ce qualificatif la perte soudaine du nom de votre amante ou de votre ami le plus cher ? La qualité de la perte ne peut qu'en modifier profondément la nature, c'est pourquoi j'ai la certitude que, durant ces quelques jours, une maladie grave s'est installée en moi. Le phénomène s'est répété à peu de temps de là : je défendais assez brillamment un point de vue sur la peinture symboliste quand, au beau milieu d'une phrase qui s'annonçait pleine d'assurance, un nom m'a si abruptement manqué, que je n'ai su ni le remplacer ni couvrir sa disparition. Je me suis tu en donnant à partager une gêne bizarre dont je sentais qu'on me tenait rigueur. Cet incident désagréable m'a moins troublé que l'autre. Il aurait dû m'inquiéter puisqu'il confirmait le mal, mais son atteinte a seulement glissé sous la première, qui m'obsède. C'est que, voyez-vous, si je suis théoriquement guéri depuis que j'ai retrouvé le nom de Gramsci, je reste

persuadé qu'il s'agit d'une fausse guérison. Voilà de quoi je voudrais justement vous entretenir, tout en sachant que je suis incapable d'aller plus loin que la confiance que je viens de vous faire. Soyons clair : quand je m'adresse à vous, je m'exerce en réalité à scruter une région vers laquelle cependant je n'ose diriger mes yeux. N'en va-t-il pas de même à l'égard de tout ce qui nous menace de l'intérieur, à commencer par la mort naturelle, qui est certainement là bien avant de s'annoncer ? Excusez cette banalité, qui ne l'est pas quand elle vient à la conscience, et qui l'est dès qu'on la formule. Un trou de mémoire persistant, s'il concerne une présence capitale, est une blessure mortelle. Je ne me résous pas à vous l'écrire sans hésitations, et si je vous l'écris, c'est que l'écriture – il me semble – peut tâter des régions douloureuses parce que son mouvement emporte aussitôt ce qu'il révèle. Tandis que vous me lisez, n'oubliez pas que la blessure demeure, et que cette persistance est

la seule véritable raison de ma lettre. Entendez par là que je ne m'adresserais pas à vous si vous n'étiez pas le dernier recours. Je me suis toujours plu – et il vous est arrivé de m'en savoir gré – à tenter une archéologie intime dans l'idée que le corps n'est pas seulement une organisation éphémère, mais qu'il est aussi une sorte de livre physique, un livre incarné, où sont inscrites les leçons de l'histoire sous-jacente, celle de la vie même. Et rien ne me trouble plus mystérieusement que la présence en moi de messages que je suis incapable de déchiffrer bien qu'ils ordonnent mon existence et mes comportements (à moins que ces derniers n'en soient tout le sens ?). Cette perception n'est liée à aucun sentiment de fatalité, bien au contraire : elle me fait sentir qu'en dépit de mon âge et de tous mes exercices d'observation, je demeure un illettré à l'égard de mon propre corps. Quant au syndrome de Gramsci, ne démontre-t-il pas que je le suis également à l'égard de mon activité mentale,

d'ailleurs inséparable de ma corporalité ? Non, je ne cherche pas, ce disant, à me disculper par ignorance : je voudrais toucher la lisière de cet en deçà où se tiennent les forces aux qualités obscures. Cette obscurité me révolte : je sais qu'elle me prive tantôt de la chair de mon âme et tantôt de la saveur du sens. Ma raison de la considérer ici est mon désir d'opposer le noir de sa mémoire au blanc que j'ai découvert dans la mienne, mais ne me suivez pas sur ce chemin : je n'y poursuis qu'un égarement ou une diversion afin d'oublier que je suis atteint d'une maladie inguérissable. En apparence, la tache blanche a disparu puisque j'ai retrouvé le nom de Gramsci, mais ce retour ne saurait effacer la signification de sa longue perte. Vous devinez bien que mon intimité est désormais malade, non pas malade d'une maladie déclarée, malade d'une maladie menaçante. Accordez-moi qu'on ne sait rien des virus mentaux, donc qu'il n'existe aucun moyen de les prévenir ni même de les déceler. Pire que cela, il y a

...Inutile de souligner – n'est-ce pas ? – qu'il me paraît tout à fait raisonnable de croire à la matérialité de mouvements que leur impalpabilité ou leur finesse rend invisibles. Je crois que leur qualité d'échapper à la vue est provisoire et que l'effort de les apercevoir prépare une révolution de la perception autrement plus importante que tout ce qui, jusqu'ici, a porté le nom de "révolution"... C'est la raison pourquoi des manipulateurs travaillent déjà nos vues afin de désorienter les parties de notre organisme où s'agite la métamorphose : le pouvoir sait qu'il est beaucoup plus rentable de dénaturer la nature que de la contraindre. Suis-je une victime exemplaire ou un malade ?

Bernard Noël est né en 1930 à Sainte Geneviève sur Argence dans l'Aveyron. Il a publié aux éditions P.O.L : "Journal du regard", "Onze romans d'œil", "La Reconstitution", "Portrait du Monde", "L'Ombre du double".



75 F
936140-3
ISBN : 2-86744-403-9
03-94



DIFFUSION C.D.E.
DISTRIBUTION SODIS